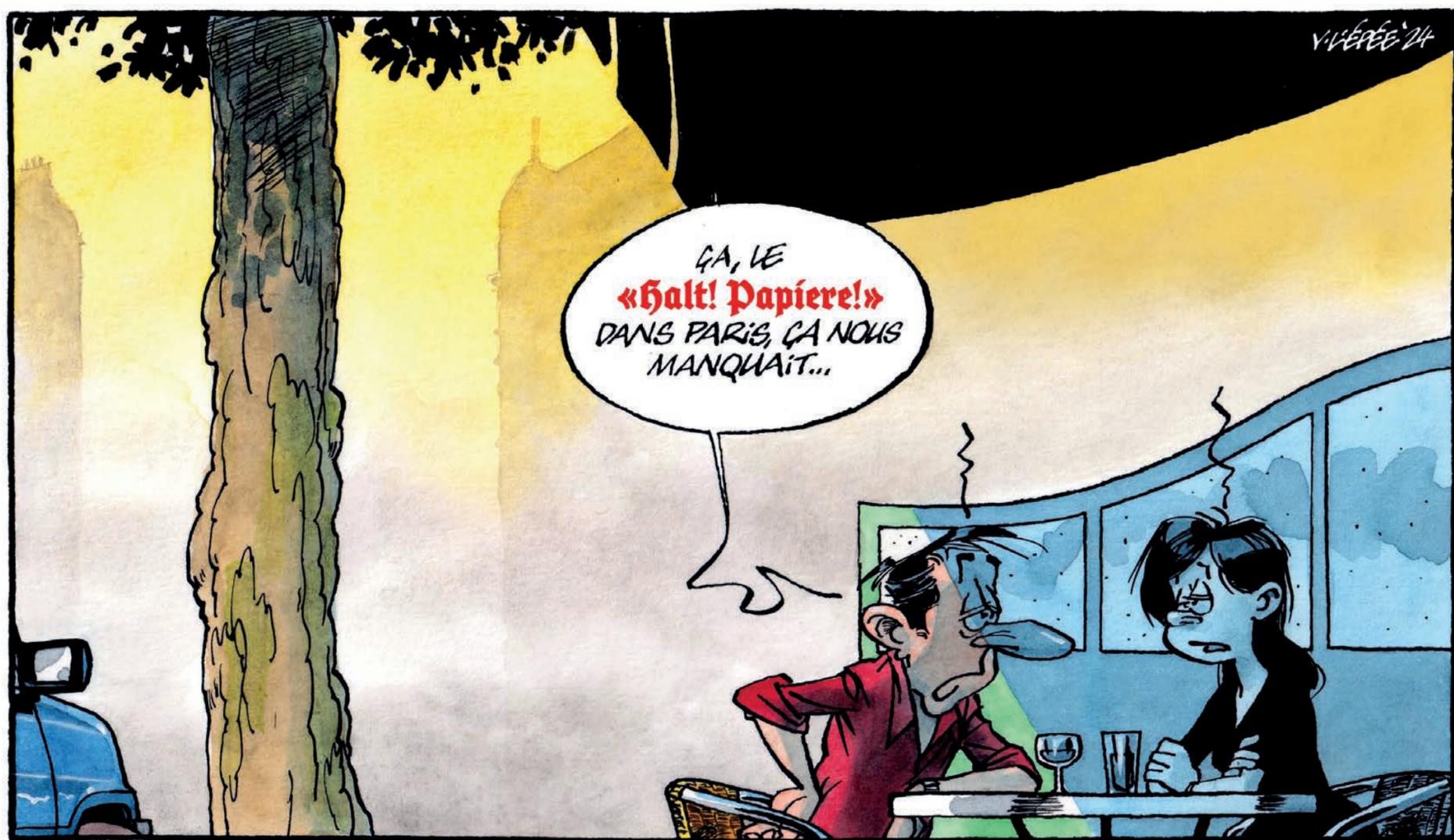


Le coup de griffe de Vincent L'Epée

Sécurité aux JO: la France fait appel à des renforts étrangers



L'INVITÉE

Apprentissage des langues: dépasser les biais

Virginie Borel
Directrice
du Forum
du bilinguisme,
Bienne



Dans les festivals de l'été, il n'y a pas que la musique: certaines découvertes font chauffer les neurones comme celle faite dans le cadre du Paléo sur l'impressionnant stand déployé par la HES-SO. Au détour des présentations des étudiantes et étudiants, la question des biais cognitifs m'a interpellée. L'apprentissage des langues n'échappe pas à ces pensées qui agissent comme des plafonds de verre. Qu'attendons-nous pour les exploser?

Savez-vous qu'à chaque instant, votre cerveau est victime d'«erreurs de jugement», que l'on appelle biais cognitifs? Ne vous est-il en effet jamais arrivé de penser que «c'était mieux avant»; ou que votre horoscope du jour (même si, bien entendu, vous prétendez ne pas y croire) s'applique exactement à votre situation (et qu'il doit donc bien exister un fond de vrai); ou encore que votre

employeur vous doit une bonne partie de la réussite de l'entreprise, contrairement à votre bon à rien de collègue?

Personne n'échappe à l'influence des biais cognitifs et de certains processus sociaux. Chacune et chacun est par contre en mesure de les corriger, afin de prendre les bonnes décisions ou d'éviter de se faire manipuler. Une capacité particulièrement précieuse en ces temps de «fake news».

Si l'on rapporte les biais aux langues, on constate une tendance à percevoir et interpréter le monde différemment selon les caractéristiques linguistiques de la langue que nous parlons: la structure et les caractéristiques d'une langue influencent la manière dont ses locuteurs perçoivent et pensent le monde. Cela conduit à une diversité de perspectives, car différentes langues fournissent différentes grilles d'interprétation du monde. Selon cette idée, la langue n'est pas simplement un outil de communication, mais un cadre structurant pour la pensée.

En reconnaissant ses propres schémas de pensée qui influencent son

apprentissage, on est mieux préparé à s'engager de manière réfléchie dans les matières linguistiques: être conscient de ses biais cognitifs donne accès à un apprentissage linguistique plus réfléchi, adaptatif et gratifiant, et contribue à la réduction des erreurs que l'on commet fréquemment.

En langues, les biais cognitifs ne se limitent pas aux aspects linguistiques, ils s'étendent également à la compréhension interculturelle.

Les caractéristiques d'une langue influencent la manière dont on perçoit et pense le monde.

Si l'interprétation que l'on fait des aspects culturels d'une langue est erronée, on a moins envie de se pencher sur cette dernière. Dans notre environnement, que ce soit en Suisse ou dans notre région, c'est souvent ce qu'il se passe entre l'allemand et le français...

La peur de l'échec est un phénomène psychologique qui peut entraver la progression linguistique. Cette crainte peut avoir diverses origines, telles que nos expériences passées, le désir de se conformer aux normes sociales perfectionnistes, ou simplement des attentes personnelles trop ambitieuses.

Face à la peur de l'échec, on adopte facilement des stratégies d'évitement, comme le fait de ne pas pratiquer la langue partenaire dans son environnement ou de ne pas participer en cours – et de ne pas utiliser des structures grammaticales plus complexes, notamment dans les devoirs. Le souci avec ces stratégies d'évitement, c'est qu'elles créent un cercle vicieux, car, à long terme, on s'expose moins à la langue, ce qui compromet les progrès et l'intérêt porté à la langue partenaire.

LE PAS DE CÔTÉ

Orthographe

Dan Steiner
Rédacteur
en chef adjoint



«Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer; malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissons de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guépier.

Quelles que soient, et quelque exigües qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis, et de leur infliger une raclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissée entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigüet marguillier sur son omo-

plate vieillie. Deux alvéoles furent brisées; une dysenterie se déclara suivie d'une phtisie, et l'imbécillité du malheureux s'accrut.

– Par saint Martin! Quelle hémorragie! s'écria ce bétif. À cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivit dans l'église tout entière.»

Que vous ayez tout compris à la logorrhée qui précède n'a que peu d'importance. Ce qui compte, c'est que vous soyez capable de la réécrire avec le moins d'erreurs possible – avec ou sans s, je vous voyais venir – en vous la faisant dicter. Pourtant fêru de dictées, justement, Louis-Napoléon Bonaparte (Napoléon III) aurait commis 75 fautes à celle qui est généralement considérée comme la plus ardue de l'histoire, œuvre de Prosper Mérimée, en 1857.

Cela pour dire que l'orthographe est de plus en plus malmenée et qu'il serait bien de se relire avant de publier quoi que ce soit, surtout sur la Toile. Remarque aussi valable pour les journalistes, vais-je préciser avant que d'aucuns utilisent ce bâton tendu pour me battre.